

cher le confort et la sécurité à l'étranger, est encore présente à toutes les mémoires.

On entend dans toutes les manifestations populaires des cris "A bas le Kaiser! A bas le Kaiserisme!"

Devant l'attitude des masses, les ex-nobles gardent un air arrogant. L'adversité ne les empêche pas de considérer le peuple comme un élément inférieur et méprisable. "Pauvres fous, pensent-ils. Ne voyez-vous pas que nous perdons notre temps!" Ils se moquent des efforts que font les socialistes pour s'emparer du pouvoir et restent convaincus que la monarchie sera rétablie un jour ou l'autre, dans un avenir rapproché.

Le matin où Berlin capitula devant Happ et Lüttwitz, l'aristocratie releva la tête. Les drapeaux républicains furent descendus pour laisser la place aux couleurs impériales. Les uniformes chamarrés sortirent par enchantement des malles et les rues se peuplèrent en un clin-d'oeil d'officiers hautains et blasphémateurs qui, en 1914, bousculaient les civils sur les trottoirs.

Mais l'illusion fut courte. Le coup d'état des aristocrates, mal commandés, peu nombreux, échoua. Une contre-offensive des socialistes les buta hors de Berlin. Les chefs du mouvement furent emprisonnés ou frappés d'exil.

D'ailleurs, dans leurs réunions intimes, les nobles ne perdent aucune occasion de revêtir l'uniforme qui exerce encore, malgré tout, un prestige indoutable sur le bas peuple.

Ainsi, un journaliste anglais raconte que se rencontrant un jour avec le prince Hohenlohe, qui après la chute de la monarchie, tomba dans le découragement le plus sombre, il l'invita

pour le divertir et se divertir en même temps à un restaurant de Berlin très fréquenté par des bourgeois, des militaires et des étudiants.

La propriétaire de l'établissement était une petite femme rondelette, aux cheveux roux, qui répondait au nom de Marie. Quand le prince l'invita à faire avec lui un tour de danse, elle salua très bas et se trouva toute interloquée. "Comment, moi, j'aurais l'honneur de danser avec un prince! Quelle joie!" Et toutes les femmes présentes supplièrent l'aristocrate de daigner leur accorder une valse, ce qu'il fit avec grâce.

Ce prince eut donc pour quelques heures l'illusion, malgré sa déchéance, de se trouver au milieu de ses courtisans et de ses valets.

Mais si la plupart acceptent de garder le silence que leur imposent les socialistes, d'autres ne veulent rien entendre et ne perdent pas une occasion de molester ou de maltraiter par paroles ou actions les Alliés.

Tel est le cas de l'indomptable prince Joachim, de Prusse, cousin de l'ex-Kaiser, qui ne peut supporter la défaite. Il a réussi de la sorte à encourir la haine non seulement des Alliés mais aussi de ses compatriotes. Son escapade de l'hôtel Adlon, à Berlin, alors qu'il lança une bouteille à la tête d'un officier français qui refusait de se lever à l'air de "Deutschland über Alles" est connue dans le monde entier. Elle força le gouvernement allemand à faire des excuses à la France.

Bien longtemps avant ce scandale, le prince Joachim était fameux comme le plus brillant prussien de tout Berlin. Il n'a jamais perdu une occasion d'insulter les civils ou les officiers des nations victorieuses. Dans les restaurants, il choisit de préférence